

Italo Svevo - Argo et son maître (Traduction Sandrine de Lignerolles)

Le docteur m'avait exilé là-bas : je devais rester pendant toute une année en haute montagne, me déplaçant lorsque le temps le permettait, me reposant lorsque il l'imposait. Idée géniale mais qui ne me fut d'aucune aide. Le mouvement que l'été m'avait abondamment permis ne me fit pas de bien et le repos imposé par les premières bourrasques, qui me parut au début agréable, fut rapidement excessif, ennuyeux, épuisant. Puis l'ennui me poussa à avoir une aventure avec une femme de ce rude pays. Elle finit mal, comme on le verra, et à l'ennui s'ajouta une rancœur envers ce pays qui aurait dû me servir de médecine.

La vieille Anna, mon unique compagnie dans la petite maison abritée par un rocher, elle oui, elle suivait complètement le traitement. Parfois, elle en oubliait de faire mon lit. Je la regardais avec envie et n'arrivais pas à me mettre en colère. Quand je feignais de perdre patience, elle s'indignait : "Je n'ai que deux bras!" criait-elle, et ses deux bras, petits et grassouilleux, se mettaient seulement alors en activité pour se lever vers le ciel en signe de protestation.

Je m'en allais réjoui de voir que, au moins pour elle, le repos n'était pas une chose si mauvaise.

Dans ma chambre à coucher, je lisais le journal à fond, de la première à la dernière page, sans oublier les petites annonces. J'interrompais souvent cette lecture ennuyeuse pour remettre du combustible dans le poêle de fer que je tenais toujours rougeoyant. Je me disais "Maintenant ça suffit", sentant qu'il faisait assez chaud, et cependant, peu après ayant besoin de bouger, je m'occupais encore du charbon, ce qui me permettait ensuite une nouvelle activité (grâce au ciel!) : celle d'ouvrir la fenêtre et puis de la refermer rapidement, lorsque l'air étouffant de la chambre était sorti réchauffer la montagne et avait été remplacé d'un coup par tant de froide humidité que je devais m'agiter encore plus autour du poêle. Vraiment géniale l'idée du

docteur!

Mon chien de chasse, Argo, me regardait avec curiosité et un peu d'anxiété, craignant que mon agitation ne prenne une autre direction. Lui aussi savait se reposer. Il était blotti sur le tapis moelleux sur lequel reposait aussi son menton plat, et l'unique endroit animé de son corps était son œil. C'est certainement ainsi que regardent les soles quand elles reposent au fond de la mer. Et si j'ouvrais la fenêtre, il s'approchait du poêle et après avoir tourné un peu autour de lui même, il mettait son long corps dans la même position et dès que la chambre devenait trop chaude, il émigrerait dans un coin éloigné du poêle. Quand il avait réussi à retrouver une bonne position, il poussait un profond soupir. Il ne me dérangeait que lorsqu'il dormait car il ronflait – bien qu'il fût encore jeune – comme une vieille machine déglinguée. Il avait des réveils brusques à cause des quelques coups de pied que je lui donnai. Mais dix minutes après ça reprenait du début et je me résignais. Dans l'ensemble, ce bruit si uniforme n'était pas vraiment désagréable et, si je devenais méchant c'était par pure jalousie.

Argo n'était pas un personnage très important y compris parmi les chiens. Les chasseurs disaient que ce n'était pas un chien de race très pure parce que son corps était un peu trop allongé. Tous reconnaissaient la beauté de son œil vif (bien que trop grand pour un chien de chasse), de son museau au dessin parfait et de son ample cou. A la chasse, il était impulsif ; certains jours il était agressif comme ces ivrognes qui vous agressent emportés par leur poids. Les bastonnades étaient parfois nécessaires mais souvent elles augmentaient sa bestialité et alors on aurait dit un éléphant dans un magasin de porcelaine. Peut-être pour cela, son caractère allégeait un peu la douleur de ma solitude sans espoir. Balourd et envahissant, quand il ne me mettait pas en colère il me faisait rire.

Un soir je revenais pour la 4^{ème} fois au journal. Dehors il y avait un vacarme qui clôturait une journée entière de mauvais temps. Un vent violent qui ne voulait pas se calmer, même un instant. Si ça continuait ainsi, le jour suivant nous serions coupés du monde extérieur et je n'aurais d'autre moyen de distraction que de faire l'amour avec la vieille Anna. Et je lisais distrait par la haine que je sentais monter en moi envers le docteur qui m'avait envoyé sur ces hauteurs. Quel beau résultat de l'enseignement universitaire ! Il n'aurait pas pu se consacrer à un autre métier, moins nuisible ?

Enfin je découvris dans le journal une nouvelle qui retint toute mon attention.

Il y avait en Allemagne un chien qui savait parler. Parler comme un homme et avec en plus un peu d'intelligence ce qui faisait qu'on allait jusqu'à lui demander des conseils. Il disait des mots difficiles en allemand, que je n'aurais pas su prononcer. On pouvait rire de cette nouvelle mais on ne pouvait pas la survoler. De toute façon ce n'était pas une chose que la vallée racontait à la montagne – comme toutes les nouvelles politiques et sociales – juste pour bavarder vu que la montagne n'y avait aucune part. C'était une nouvelle qui me concernait autant que les personnes qui vivent en bas.

Je ne sais pas si, déconcerté, j'ai bougé mais, à ma surprise, Argo leva la tête de son tapis et me regarda. Avait-il entendu lui aussi la nouvelle qui le concernait ? Je le regardai moi aussi et dans mon œil il devait y avoir une expression tellement neuve pour lui que, inquiet, il se dressa sur ses jambes de devant pour mieux m'étudier. Il détourna rapidement la face de mes yeux inquisiteurs avec cette lâcheté qu'il y a dans le regard du chien, l'unique signe que sa sincérité est moins entière que ce que l'on suppose. Il revint vers moi et, clignant tantôt d'un œil, tantôt de l'autre – mouvement d'autant plus comique que l'on peut supposer que le stupide animal

alterne ce mouvement pour éviter de rester aveugle un seul instant – il tenta de soutenir mon regard. Puis, hypocritement, il regarda fixement vers un coin de la pièce où il n’y avait rien à voir. Finalement il trouva une ligne médiane entre le coin et moi, il pouvait ainsi me surveiller sans m’affronter.

La nouvelle du journal m'avait libéré de tout ennui. Soulignée et confirmée par la pantomime d'Argo, je ne pouvais plus en douter: La nouvelle était vraie. Argo savait parler et se taisait seulement par obstination. J’abandonnai le journal qui ne contenait rien d'autre qui aurait pu m’intéresser et je me jetai directement dans l'éducation d'Argo.

J'eus tout de suite l'impression de me taper la tête contre les murs. Le stupide animal se voyant agresser de gestes et de bruits rassembla tout son savoir et me tendit la patte une fois, deux fois, vingt fois ! Il avait deviné qu'on lui demandait de montrer ce qu'il savait faire et il me tendait la patte. Il la donnait toujours avec le même mouvement ample. Il devait, pour devenir humain, oublier le geste du chien domestiqué auquel il s'était arrêté comme à l'extrême limite de son éducation.

Déjà le premier soir je perdis patience. Argo alla à la niche la queue entre les jambes mais cependant je peux dire que son état était moins lamentable que le mien. Dans mon lit, je me remis à injurier le docteur à distance. Je devais laisser tranquille ce pauvre chien qui n'était pas responsable de mon exil.

Mais il n'était pas facile d'accepter une inertie comme celle à laquelle j'étais condamné avec à mes côtés Argo, promesse d'une activité vraiment sans limite. Avant, pour me secouer, je courais jusqu'au poêle et je jouais avec le feu; maintenant en dépit de toute résolution, je tombais sans arrêt accroupi à côté d'Argo. C'est la seule position dans laquelle on peut parler

avec un chien. L'innocent, tout d'abord, comme par une étrange pudeur regardait ailleurs quand il voyait un homme dans la position d'un chien. Puis il s'y habitua. Et chaque jour il y eut quantité de leçons. Il pleuvait des coups et des morceaux de sucre. Quand il le pouvait, Argo cherchait à se soustraire à cette torture. Mais, sauf quand je dormais, je ne pouvais pas rester sans lui. Parfois le découragement interrompait les leçons. La même colère me faisait ensuite les reprendre : je devais bien me venger de tant d'imbécillité.

Dans le même temps, je mettais la même ténacité désespérée à m'éduquer moi même à la tâche inverse. J'épiaï la bête pour découvrir si je devais la prendre par le museau ou par la queue. Je recueillis tous les sons qu'il émettait et ce son m'accompagnait jour et nuit. Le combat fut long autant avec la bête qu'avec moi même mais le résultat fut un triomphe.

Ou plutôt je dois dire que ce fut un fiasco si je n'oublie pas que ma première intention avait été d'enseigner l'italien à Argo. Argo ne sut jamais dire une seule parole en italien. Mais qu'importe? Il s'agissait de se comprendre et pour cela il n'y avait que deux voies possibles : Argo devait apprendre ma langue ou bien moi la sienne! Comme il était prévisible, des leçons que nous nous donnions réciproquement, celui qui apprit le plus fut l'être le plus évolué. On était encore en plein hiver et je comprenais la langue d'Argo.

Ce n'est pas mon intention de l'enseigner au lecteur et il me manque aussi les caractères pour la noter. Et puis la langue pauvre du chien n'est pas importante mais plutôt son vrai caractère que je fus le premier dans ce monde à entrevoir. En en parlant, j'en suis aussi fier que pouvaient l'être ceux qui ont les premiers découvert d'autres coins de nature : Volta, Darwin et Colomb. Argo me fit ses communications, docile et résigné. Je les recueillis et les laissai dans leur forme originale de soliloque parce tels ils restèrent vu que je ne fis pas de progrès suffisants dans cette

langue pour pouvoir discuter avec lui.

J'admets avoir peut-être ici et là mal compris Argo mais pas trop: Je peux m'être trompé sur certains mots mais j'ai certainement deviné exactement leur sens général. Malheureusement je ne peux pas citer le témoignage d'Argo lui même puisque la pauvre bête ne vit pas l'été. Elle mourut de neurasthénie aiguë. Mais tous ceux qui l'ont connu le retrouvent dans ces mémoires.

Les détails n'ont pas d'importance et, s'ils en ont, je ne sais qu'en faire. Je donne ce que j'ai. La langue du chien est moins complète que la plus pauvre des langues humaines. Quand je le poussai à philosopher (Argo est sans aucun doute le premier philosophe de son espèce) j'obtins de lui cette phrase futuriste : Trois odeurs = la vie. Pendant des jours, j'insistai pour en avoir le commentaire et je n'en eus jamais que la répétition. La bête est parfaite et pas perfectible. Celui qui l'étudie doit savoir progresser. Je notai la phrase comme elle était et je poursuivis. Ensuite ayant eu d'autres de ses communications, j'en déduisis quelques savoirs et crus avoir compris. Il divise la nature en trois classes seulement parce que pour lui le maximum mathématique est de trois; puis il en cite cinq et de ces exemples il en résulterait beaucoup plus. Je crois que ceci est la vraie, la grande sincérité philosophique.

On doit noter le fait curieux que toutes les communications d'Argo se réfèrent à notre séjour à la montagne. La vallée où il avait séjourné jusqu'à peu de mois avant semble complètement oubliée vu qu'il ne mentionne jamais personne en dehors de moi, de la vieille Anna et de quelques autres hommes et chiens qu'il connut ici en haut. Et pourtant quand il retournait dans la vallée, il démontrait qu'il reconnaissait ses vieux amis. Il n'oublie pas et ne se souvient pas non plus. Il conserve.

Voici les communications d'Argo. J'y ai ajouté quelques observations entre parenthèses,

lesquelles n'étaient peut être pas nécessaires.

I

Il existe 3 odeurs dans ce monde. L'odeur du maître, l'odeur des autres hommes, l'odeur de Titi, l'odeur des diverses races de bêtes (les lièvres qui ont parfois mais rarement des cornes et sont grands et les oiseaux et les chats) et finalement l'odeur des choses. L'odeur du maître, celle des hommes, de Titi et de toutes les bêtes est vivante et lumineuse tandis que celle des choses est ennuyeuse et noire. Les choses ont parfois l'odeur des bêtes qui passent dessus, surtout si ils y laissent quelque chose mais sinon les choses sont muettes. Nous les chiens aimons venir en aide aux choses. L'odeur du maître tous la connaissent et on n'a pas besoin d'en parler. Malheur si il n'y avait pas cette odeur dans ce monde. Argo pourrait faire ce qu'il veut, ce qui serait mal. Cette odeur rassure, dirige et protège. Titi dit la même chose de l'odeur de son maître mais je ne la crois pas. Et puis moi je sais que la vieille Anna aussi obéit à mon maître. La vieille Anna aussi a une odeur comme il n'y en a pas ailleurs. Elle est toujours agréable parce qu'elle accompagne celle de la nourriture. Quand Anna vient dans la cour avec la grande écuelle pleine de nourriture, j'attends qu'elle la dépose et je lui fais fête. Puis quand j'arrive à mettre le nez dans l'écuelle, celle-ci est bien à moi. Gare à qui la touche. Même si Anna elle-même s'approche, je gronde. Ainsi, j'arrivai à tenir toujours toute l'écuelle pour moi. La vie est faite ainsi : D'abord il faut prier pour avoir les choses et puis gronder pour les conserver.

Les hommes ont un grand parfum et sont grands mais il y a des petits animaux qui ont une grande odeur et c'est une odeur qui ne trompe pas. Il y a la petite chienne Titi qui a le grand parfum de la vie et de l'amour. Deux Titi posées l'une sur l'autre n'arriveraient pas à la tête, même dressée, d'Argo. Et pourtant, c'est une chose très importante pour ce monde et dans la

vie d'Argo. Le maître qui du reste est fait comme moi, ne court pas derrière Titi et je le laisse à côté d'elle sans crainte. Son odeur me le dit et il n'y a plus de doute : l'odeur ne ment pas. Gare si ce n'était pas ainsi et si le maître s'intéressait à Titi : Il ne serait plus le maître mais un objet à dépecer. Gare !

II

Un jour je sentis dans l'air l'odeur de proie. L'odeur ne dit pas tout de la proie mais quand Argo la sent, il court poussé par le désir ou il hurle de peur. Il n'a pas besoin de voir l'animal pour se préparer à la lutte ou à la jouissance. Il est tout de suite prêt. Et ce jour là il courut poussé par le désir. Anna me cria de m'arrêter mais je ne connais pas le doute quand la proie m'appelle et que le maître n'est pas là pour me retenir.

Quelle curieuse proie celle-là! Elle transmettait son odeur seulement au vent. D'habitude toutes les choses qui sont stupides en sont pleines parce que la bête en passant laisse des traces partout. L'odeur tremble, palpite sur les brins d'herbe et exhale de la terre nue. Le maître, quand il est là, m'incite mais je connais le monde mieux que lui qui chancelle sur deux jambes seulement, alors que moi j'en ai trois. Et puis c'est moi qui découvre la proie touchée et le patron l'abat. Maintenant elle gît là. Avant, elle savait retenir une partie de son odeur dans son sac de peau et de poil; mais maintenant que le sac est déchiré la bête est sincère. Elle se transmet toute entière à la terre et à l'air, et autour d'elle tout s'anime.

En courant ce jour là, je sentais que je poursuivais une bête déjà sincère ce qui me surprit parce que les bêtes sincères ne savent plus courir. Sur le chemin se déplaçaient un homme et un petit bonhomme. Je les dépassai et je perdis leur trace! Le vent était vide et muet. Je retournai sur mes pas et je ne retrouvai leur trace que lorsque je rejoignis les deux hommes. Il était évident

que l'odeur de proie émanait de l'un des deux. En effet, sur le dos du plus grand pendait une besace où il y avait le lièvre dont la tête ensanglantée sortait. Certes, ce n'est pas toujours moi qui lève le lièvre et un autre qui le prend. Mais celui là je ne l'avais même pas levé et je savais donc très bien qu'elle n'était pas à moi.

Mais ce n'était pas une raison pour ne pas m'en réjouir. Je me mis à sauter autour des deux hommes et le plus petit me caressa. Je flairai en même temps que l'odeur de la proie la sienne qui devenait toujours plus amie et bienveillante et je la suivis. J'eus quelques hésitations d'autant plus qu'à un certain moment je crus entendre le sifflet de mon maître. Mais il n'y avait pas son odeur et je pouvais m'être trompé.

Le bonhomme à l'odeur la plus sucrée continuait à me caresser affectueusement et ces caresses accompagnaient son odeur. Ou plutôt les caresses et l'odeur finirent par être une seule chose. De la même manière l'odeur de la nourriture et celle de la vieille Anna se mêlaient. Elles allaient toujours ensemble. J'étais certain que tant que le maître ne m'en empêchait pas, je devais suivre mon petit grand ami. Et on descendit, et on remonta et on traversa un bois et là on découvrit un nouveau parfum. Ce n'était pas la bête qui gisait dans la besace parce que celle-ci était suspendue en hauteur tandis que la nouvelle avait coloré tout le sentier sur lequel nous déplaçons. Je pensai : "Quel dommage que le maître ne soit pas là!". Mais pourquoi n'était-il pas venu? Je fis sortir la proie du fond d'un buisson et l'homme l'arrêta d'un coup bien ciblé et la mit avec l'autre dans la besace.

Maintenant on était encore plus heureux ensemble et le plus grand des deux caressa lui aussi Argo . Puis on arriva à une maison où il y avait aussi une vieille Anna, à l'odeur de nourriture et j'eus aussi de celle-ci en quantité. Ils ne me laissèrent pas visiter toute la maison mais me

confinèrent à la cuisine. Plus tard le petit homme me porta de la paille et j'eus une niche assez confortable. Cependant je n'arrivai pas à trouver le sommeil. Et dans l'obscurité, laissé tout seul au milieu des odeurs toutes nouvelles, je me mis à hurler : J'appelais mon maître et aussi la vieille Anna. Désormais ma course était terminée. Pourquoi ils ne venaient pas?

Au contraire, ce fut le plus grand des deux hommes qui arriva. Je me redressai pour lui faire fête. D'un coup il me renvoya dans ma niche et je compris qu'il voulait que je reste silencieux. Je continuai à me lamenter intérieurement et je restai seul et silencieux pendant un long moment. Déjà dans la cuisine çà allait mieux et l'odeur me paraissait plus plaisante. Les coups habituent à tout. La porte s'ouvrit encore une fois et l'autre homme, le petit, celui qui s'était montré le plus amical vint me trouver. Il me posa les bras sur le cou et posa sa bouche sur la mienne. J'aspirai avec volupté l'odeur amie. Puis il me donna un petit morceau de bonne viande. Le morceau me parut petit et je me mis à faire fête au donateur pour qu'il m'en donne plus. Et en faisant la fête, pour pousser l'homme à la générosité et augmenter sa gaieté, je me mis à aboyer. Le petit homme sortit en courant et me ferma la porte au nez. Et alors bien qu'il soit difficile de s'apaiser dans un lieu étranger, je m'endormis. Je rêvai que je n'avais plus un seul maître mais deux et qu'ils se séparaient en allant dans deux directions opposées de telle sorte que je ne pouvais remplir mon devoir de les suivre tous les deux. Plus tard, la même chose arriva pour la proie. Il y en avait tant que l'air en criait. Elle était devant moi et derrière et des deux côtés, l'air en portait le parfum et je ne pouvais courir et je souffrais horriblement.

Le maître vint au matin. Dès que je l'entendis, je sentis que je m'étais mal conduit. Je m'approchai de lui rampant sur le ventre afin de lui démontrer mon repentir. Puis je me jetai sur le dos les pattes en l'air afin qu'il sache que je ne voulais ni fuir, ni me défendre. Il me donna

quelques coups de nerfs qui me firent hurler. Puis les coups cessèrent ce qui est une grande joie. Et quand on parcourut le long chemin vers la maison, je suivis mon maître heureux d'être sorti de l'indécision. Ça aurait été bien mal d'avoir deux maîtres.

Je revis plusieurs fois l'homme et le petit bonhomme parce qu'ils demeuraient du côté où habite Titi. Je ne les suivis jamais plus parce qu'on peut oublier les odeurs mais pas les coups de nerfs de bœuf.

III

Une odeur qu'on ne peut confondre est celle de Titi parce qu'elle est unique au monde. Unique parce qu'on la sent parfois même quand celui dont elle émane n'est pas là ou n'est jamais passé par là.

Je me rappelle qu'un soir j'étais enfermé dans la cuisine avec la vieille Anna blottie auprès du feu. M'ennuyant, je me remémorais les courses en montagne avec le maître ou tout seul. Je me rappelais les odeurs des proies et des hommes et je restais là tranquille à regarder Anna et à me reposer. Soudain je me souvins qu'une fois alors que je suivais l'odeur d'un lièvre (un vrai sentier fait par la proie), je tombai sur Titi attirée par la même odeur, parce que Titi et moi nous aimons les mêmes choses. Son odeur couvrit naturellement de toute sa puissance celle du lièvre qui fut laissé tranquille. Soudain à ce souvenir, je ne pus rester tranquille dans cette cuisine parce que l'odeur de Titi était entrée à travers la porte et les fenêtres fermées. Je me lançai contre la porte pour rejoindre Titi qui devait certainement se trouver dans le voisinage. La vieille Anna crut tout autre chose et me mit dehors. En plein air, l'odeur de Titi était diffusée comme dans la cuisine. Tout l'espace parlait d'elle. Je flairais les choses les plus stupides et elle y était. Le vent me la portait et je l'affrontais pour m'approcher de l'être aimé. Mais cette fois je perdais la trace

parce que le parfum provenait à la fois de droite et de gauche. Tant d'effluves et il n'y avait pas Titi.

Titi est un être bizarre qui me rend fou. Parfois je sens qu'elle est aussi une proie mais la seule que je ne veux pas sincère. Elle conserve intacte son sac de peau et de poil si doux à lécher. Je ne mords pas et même pas la queue mais je crois vouloir faire les deux choses en même temps ou d'en faire une troisième que je ne connais pas. Jusqu'à maintenant elle me fuit alors que je pense ne lui avoir jamais fait du mal. Il me semble qu'elle rit quand elle me laisse seul avec la langue pendante.

Un jour je suivais mon maître dans sa promenade lente lorsque je tombai sur Titi : ce fut une grande joie et quand il arrive quelque chose d'aussi inespéré il est difficile d'y croire. Je lui tournai autour pour m'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une illusion. C'était bien elle, la vraie source de l'effluve qui m'enivrait. Le maître s'était arrêté pour parler avec une dame (Argo dit que je reniflais cette dame mais ce n'est pas vrai et je corrige sans hésitation. Il s'agissait d'ailleurs d'une dame plutôt âgée). Je perdis tout de suite la tête parce que Titi paraissait meilleure et plus docile que d'habitude. je pensai : 'Je ne resterai jamais privé de toi'. Je la saisis fortement mais je fus soudain frappé d'un nerf de bœuf qui me fit hurler. Je ne lâchai pas tout de suite mon amour, au contraire j'augmentai la prise sachant que Titi voulait lutter. Mais je tournai cependant le museau pour voir l'ennemi. Ça semblait être le maître. J'eus un doute mais ce n'était pas son odeur. Je jure qu'à cet instant il n'y avait pas d'autre odeur que celle de Titi. Et je montrai les dents sans hésitation ni retenue comme on doit faire dans un grand péril. Les nerfs de bœuf pleuvaient et ils finirent par me renverser avec Titi. Encore à terre je tenais ma proie; mais elle devait avoir reçu une partie des coups qui m'étaient destinés et échappant à

mon étreinte elle fuit la queue entre les jambes. Je grognais et hurlais. Je ne pouvais me redresser à cause du spasme de l'amour et de la douleur. Je finis par retrouver l'odeur du maître. Elle était entière désormais et je ne comprenais pas où il l'avait tenue jusque là. Je me blottis doucement à ses pieds et je le laissai continuer à me frapper comme il devait penser que je le méritais. Mais si lui il ne voulait rien connaître de Titi pourquoi m'en empêcher? Le moment viendra où il ne sera plus là et alors ça lui sera égal comme ça lui est toujours égal quand il n'est pas là.

IV

Argo est le seul à souffrir. Dans le monde entier qui est beau et brillant, il n'y a pas d'autre souffrance. Les odeurs ne souffrent pas et les bêtes ont toujours la même odeur qu'elle soit pure ou couverte; c'est pourquoi elles ne souffrent pas. Quand elles sont pures, leur odeur devient plus intense... En revanche, Argo est chaque jour différent !

Quand ils me mettent la chaîne, je meurs d'ennui. Le vent se brise sur le mur d'enceinte et je sens des odeurs indistinctes qui crient toutes ensemble et font un vacarme qui me rend fou. Oh! que je puisse au moins arriver là sur le mur ou les parfums sont encore divisés! Argo a besoin de savoir. Il n'est pas un chat à qui il suffit de se cacher. Pour tromper l'ennui, je renifle la chaîne et la niche et j'apprends seulement ce que je savais malheureusement déjà, à savoir que j'avais déjà été à cette chaîne et dans cette niche. Et alors je pleure encore plus: pour le passé et pour le présent. Ce n'est pas une odeur ce que je communique aux choses mais c'est cependant manifeste. Elles disent: c'est encore et toujours toi? Je hurle à la chaîne. Je crie aux hommes de me donner la liberté et aux parfums de descendre vers moi. Les hommes et les parfums qui ne connaissent pas la douleur ne m'écoutent pas.

La chaîne et la muselière sont seulement pour Argo. La muselière est un bout de proie qui est ni masquée ni franche. Je ne sais pas ce que c'est. Certainement c'est une muraille placée entre moi et la création, un brouillard qui couvre et rend moins distincte la vie.

C'est vrai que, à côté de notre habitation, il y a un chien qui est enchaîné toute la journée. Mais il ne souffre pas! Quelle bête curieuse! Je ne connais pas son nom et je crois qu'il n'en a pas. A quoi lui servirait un nom quand il est certain qu'il ne viendrait à personne l'idée de l'appeler vu qu'il ne pourrait pas accourir. Il dort une grande partie de la journée. Quand il est éveillé, il s'éloigne de sa niche autant que la chaîne le lui permet et il est content de rester assis sur ses pattes arrière, à observer toutes les choses qui n'ont pas de chaîne.

Il se met en colère seulement lorsque parmi les choses sans chaîne il me voit moi. Je ne crois pas qu'il me veuille du mal. Le pauvre ne sait pas, il croit que la chaîne est une nécessité pour tous les chiens. Il croit que c'est une loi. D'habitude je passe à côté de lui sans le regarder; mais un jour que j'étais avec mon maître il se mit à hurler et je craignis que mon maître n'écoutât son conseil de me mettre une chaîne. Je l'assaillis et pour le faire taire, je le mordis au col. Je me trouvai la bouche seulement pleine de poil de la sorte qu'il put se dégager et me rejeter. Par chance, je réussis à faire un tel saut que lui, retenu par la chaîne, ne put me rejoindre. Alors, de loin, je lui hurlai des menaces et des malédictions pendant qu'il répondait toute sa haine pour moi libre. Maintenant, chaque fois que je passe à côté de cette bête, pour lui faire sentir l'inconvénient de la chaîne, je la provoque à bonne distance. De colère, il perd complètement sa voix. Je ne m'avance pas trop. Il n'y a pas de raison! On peut le laisser maître de ce lopin de terre. D'ailleurs il est très fort et il a le cou protégé par trop de poils. Je ne comprends pas comment il a pu me renverser avec tant de facilité. La chaîne a dû l'aider.

Et Argo a aussi d'autres douleurs que le reste du monde ne connaît pas et ne ressent pas. Quand il voit le maître caresser un autre chien, il aime le maître encore plus que d'habitude mais d'un amour mêlé de douleur. Pourquoi en caresse-t-il d'autres? Il ne m'a pas? Peut être qu'il le fait pour qu'Argo soit meilleur et de fait si à ce moment là il voulait quelque chose de moi, je lui obéirais plus vite que d'habitude. Mais il ne veut pas de moi et caresse l'autre. La haine de l'autre est aussi faite de douleur. Il n'est pas permis de le mettre en pièces parce le maître est là et puis j'ai peur de lui montrer ma colère parce qu'il pourrait s'en réjouir. Je me jette entre l'intrus et mon maître afin de les diviser parce que s'ils sont séparés je ne souffre plus, je me mets entre eux comme par hasard. Le maître me chasse mais moi obstinément je continue à envahir ce petit bout de terre et je frétille simulant une joie que je suis bien loin de ressentir. Parce que voilà ma douleur: je voudrais hurler pour soulager mon âme mais alors je n'aurais plus l'espérance d'éloigner cette méchante bête de mon maître. Il faut cacher ma douleur et faire en sorte de revenir en grâce. Puis quand l'autre est enfin parti je retrouvai complètement mon maître et son odeur. L'autre n'a rien emporté avec lui. Et je me dis : que ce fut donc stupide de souffrir! Mais à la prochaine occasion il adviendra exactement la même chose parce qu'Argo est fait pour souffrir.

Mais il est aussi vrai qu'Argo est le seul qui sache vraiment se réjouir et rire. Quand on sort avec le maître, surtout si à ce moment on m'enlève ma chaîne, mon corps devient toute joie. Je sais que le maître quand il veut rire ferme un peu les yeux et ouvre la bouche. Mais la joie chez moi est autre chose. Je me jette par ci, par là et je fais sans effort des bonds immenses. Parfois même le nerf de bœuf le plus douloureux ne suffit pas à calmer la joie d'être libre en compagnie de mon maître. Quand ils sont seulement de joie c'est pareil mais je saute moins. Mes sauts sont faits pour le maître pour qu'il se réjouisse avec moi et comprenne qu'il n'y a pas

besoin de m'enfermer à nouveau.

Comme elle est belle la vie pleine de monde! Cette pierre a eu la visite de Titi et par son odeur je la vois et je l'embrasse. Je regarde le maître pour voir s'il a compris. Il ne doit pas connaître cette odeur parce qu'il ne me frappe pas. Puis j'oublie Titi parce que je sais qu'en compagnie du maître cela ne vaut pas la peine. Une proie a laissé une trace au travers du chemin. Le maître me regarde et puis me rappelle parce qu'il n'a pas de fusil. Que de chiens traversent la route aujourd'hui! Trois! A la base de ce tronc, l'un d'eux salue. Où es-tu maintenant, ami inconnu?

Mais mon maître marche au milieu du sentier sans dévier d'un pas pour épier les parfums. Il a des sens plus puissants que ceux d'Argo et n'a pas besoin de s'approcher pour en jouir.

V

Non loin de notre maison, il y a un ravin grand et profond et j'aime reposer à côté. Un jour je vis un homme descendre de plus en plus vite depuis l'autre côté qui est le plus raide. Il ne marchait pas sur ses jambes. Il s'arrêta à un arbuste. Il ne cria pas parce que sinon j'aurais crié avec lui ; mais il resta là hésitant. Puis il arracha la branche qu'il avait tenue serrée et disparut dans le fond. J'entendis clairement le bruissement des branches et des feuilles à son passage. Je voulus le suivre pour voir ce qu'il faisait dans ce lieu qui pour moi était le mien. Je fus rappelé et je n'y pensai plus.

Mais le jour suivant, je sentis l'homme là-dessous qui puait comme une masse d'animaux tués. Certainement, il gisait dans son propre sang. Le maître, qui certainement sentait la même chose que moi, ne voulut pas. Au bout de quelques jours le parfum criait et me rejoignait jusqu'à la chaîne devenue à cause de cela plus envahissante que jamais et quand Anna me libéra, décidé,

je voulus satisfaire ma curiosité. Je négligeai la nourriture déjà prête et je courus au ravin. Anna criait et je crois que le maître aussi sifflait mais de cela je ne suis pas sûr. Je descendis vers le ravin et pendant que je sautais de pierre en pierre, je sentais toujours plus clairement l'homme et son sang. Enfin le voilà avec la tête ouverte. Je me mis à aboyer de plaisir mais alors j'entendis le sifflet du maître, clair et impérieux. Il n'y avait pas d'erreur, je devais obéir. Mais avec quelle douleur après tant de peine ! Je voulais remonter lorsque je découvris, souillé de sang, le bonnet de l'homme. Je le pris dans ma bouche et la longue route pour remonter fut ainsi plus facile parce que son odeur était à moi. Le maître paraissait impatient mais il ne me frappa pas. Il prit le bonnet dans sa main pour mieux le flairer et je pensai qu'il analysait cette odeur afin de savoir ce que j'avais fait et si je méritais des coups de bâton. Mais je ne pouvais empêcher cet homme de rentrer chez nous et le maître le comprenait. En fait, il ne me battit pas. Il ne voulut pas me donner le bonnet qu'il tenait comme si c'était le sien, presque comme si c'était une proie.

Le jour suivant je réussis à échapper de nouveau à la vieille Anna et je retournai au ravin. Il y avait quelque chose de nouveau ! L'odeur était désormais répandue au travers du sentier par lequel j'étais descendu la veille ; je la découvris dès le sentier principal sur lequel il y avait même une goutte de sang. Certainement l'homme avait fui ! En effet, au fond du ravin il n'y avait pas l'homme mais seulement le sang qu'il n'avait pu prendre avec lui. Et je remontai sur la piste de cette odeur et j'étais tellement plongé dans mon travail que je n'entendis pas le sifflet du maître. Sur le chemin je ne savais pas si l'odeur tournait à droite ou à gauche et je restai perplexe. Mais là haut je me trouvai tout à coup devant le maître. Il ne me frappa pas ! Au contraire, il entrouvrit les yeux et ouvrit la bouche. Et moi, de joie j'en oubliai l'homme et le bonnet et je sautai en aboyant autour du maître qui me caressa. J'appris ainsi que certaines bêtes même après leur mort peuvent s'évader.

VI

Comme l'air change! Sur ce rocher il devait y avoir un grand oiseau mort déchiré par une balle. Je ne comprends pas pourquoi il est allé embaumer là-haut! J'aurai voulu m'accrocher à lui, j'essayai mais je fus rappelé. Les hommes qui sentent de loin ne savent pas que je dois pouvoir m'approcher des objets pour mieux les sentir.

Le maître, un jour, tua un très petit oiseau et je le lui portai. Il palpait encore gaiement dans ma bouche mais il était si petit qu'il paraissait un paquet de plumes animé. Le maître le prit dans sa main et le jeta. Puis la neige tomba et on ne sortit plus pendant plusieurs jours. Quand on repassa par là je tirai de la neige le petit oiseau qui m'avait rappelé par son odeur exquise au travers du manteau épais qui le recouvrait. Je le pris dans la bouche et le portai triomphant au maître. Mais le maître ne voulait pas que cette odeur soit enlevée de là et il me frappa jusqu'à ce que j'ouvre la bouche et laisse aller la proie.

Dès que le maître n'était pas là, je pouvais sans le déranger retourner à ce petit oiseau. Désormais il n'y avait que des plumes, la petite tête ronde privée d'yeux était penchée dans le repos. Il sentait comme lorsqu'il était vivant mais encore plus fort! Certes, sa vie est désormais plus forte et il se recueille dans le repos pour devenir un oiseau plus grand. Ce ne sera plus le petit oiseau au vol si faible qu'il pouvait être interrompu par une petite balle de plomb, détournée par une branche d'arbre. Ce sera un oiseau énorme et un jour il prendra son vol portant dans l'air sa vive douleur. E pour l'abattre, une petite balle ne suffira plus mais il faudra le frapper au cœur comme mon maître sait le faire. Et il tombera les ailes repliées et la tête inclinée sur le corps pour chercher un nouveau repos et une nouvelle vie.

VII

L'homme est un animal beaucoup plus simple que le chien parce qu'il sent davantage et plus facilement. Quand il rencontre un autre homme, il lui touche la main et il ne semble pas se préoccuper de ce qu'il y a derrière cette main. Au contraire, Argo quand il rencontre un autre chien avance prudemment la partie dentée de son corps vers la partie non dentée du corps de l'autre et flaire. Il surveille et soudain il menace. Puis l'autre, si c'est un bon diable, doit démontrer sa confiance et abandonner son dos à Argo qui l'étudie dans sa totalité. Finalement Argo trouve équitable de se soumettre lui aussi à la même opération. La difficulté surgit lorsque aucun des deux ne veut être le premier à céder sans défense à la visite et ça finit alors par des morsures. Parfois aussi la visite commencée avec une bienveillance réciproque peut finir mal. Et alors il est difficile de dire ce qui a déclenché la lutte. Il s'agit d'une odeur ennemie qui a atteint soudainement tes narines et te bouleverse l'esprit de haine. "Je te trouve finalement?" on se demande en s'agressant avec volupté. Et il y a un doute comme quoi il ne s'agirait pas de lui mais l'odeur est bien là : ennemie et désagréable. Et quand il y a l'odeur, l'erreur n'est pas possible ou du moins il faudrait beaucoup de temps pour savoir mieux alors qu'il n'est pas prudent d'attendre d'être agressé. L'odeur parle clairement: Elle impose d'agresser ou te fait anticiper l'agression imminente, ce qui est la même chose. Puis quand on commence à se mordre, les doutes disparaissent. Peut-être que les blessures permettent la clarté. Le sang jaillissant crie ses intentions.

J'abattis un jour un chien et je l'aurais étranglé si mon maître n'était pas survenu. Je rencontrai de nouveau ce chien un jour où le maître n'était pas là et je l'aurais volontiers assailli. Mais il se jeta à terre les pattes en l'air et je l'épargnai trouvant que son odeur avait changé, ce qui prouve qu'une bonne leçon sert aussi aux odeurs. Depuis ce moment, chaque fois que je le rencontre, il me laisse doucement l'étudier et je trouve toujours son odeur bonne et amicale. Mais je ne me

laissai plus sentir par lui. Il n'y a pas de raison et ce serait dangereux parce que je sais que mon odeur n'a pas changé.

Le chien de berger qui passe tous les jours par ici s'en est pris à moi, il m'a renversé et m'aurait mordu au cou si les deux maîtres n'étaient pas intervenus. Je me redressai tout contusionné et je criai tout le souffle que j'avais dans le corps pour l'injustice qui m'avait été faite. Je pensai ainsi que j'avais trouvé l'opportunité de me venger parce que je ne craignais pas ce chien et certainement j'aurais pu me défendre encore : parfois c'est une bonne ruse de guerre celle de se laisser renverser et d'être en dessous où la morsure est plus efficace. Par contre quand je le vis une autre fois à côté de moi, je me dis qu'il n'y avait aucune raison de lutter. De l'odeur puissante qui émanait de lui je ressentais plutôt le désir de protection que celui de lutte. Il est évident qu'il fallait obéir aux odeurs et je me jetai sur le dos avec les pattes en l'air sachant bien qu'il n'aurait trouvé en moi aucune méchanceté. En effet il me laissa en paix mais il ne permit pas que je l'étudie à mon tour. Il n'y avait en effet pas de raison! J'avais déjà pu m'assurer qu'il n'y avait en lui aucune malveillance.

VIII

Nous eûmes une visite : un chien perdu! Il me raconta que souvent il ne mangeait pas mais que tous les jours il courait libre à l'aventure. Ça doit être beau d'aller toujours de l'avant, derrière les parfums; mais je ne sais pas me représenter le monde sans mon maître et pour aller toujours de l'avant, il faudrait l'abandonner étant donné que les hommes ne bougent pas et que les parfums viennent à eux.

Sympathique compagnon que ce chien blanc, petit, au poil frisé. Il est vrai que tant qu'il était là je l'aurai mordu parce qu'il se faisait caresser par mon maître. Mais quand il partait, je me

trouvai très seul et le désir de l'avoir à nouveau était tel que s'il était revenu je ne l'aurais plus empêché de me voler des caresses. Il était fait exprès pour jouer. Il se laissait renverser sans résistance parce qu'il avait découvert que c'était moins fatiguant et puis il se renversait aussi tout seul, trébuchant sur beaucoup d'obstacles que nous avons à la maison. Il n'était pas habitué aux obstacles parce que notre maison est moins simple que le bois.

Une autre chose à laquelle il n'était pas habitué était d'empêcher ses odeurs de se répandre à travers la maison.. Il reçut des coups de nerfs de bœuf ! Et l'imbécile n'arrivait pas à comprendre de quoi il s'agissait! Battu parce qu'il avait choisi comme lieu de repos un coin de la chambre il se mit au centre la fois suivante. Ce fut pire! Ça finit qu'il n'osait même plus aller à l'extérieur lorsque le maître le voyait. "Et comment fais tu?" me demanda-t-il très préoccupé. "S'il continue ainsi, bien que je me trouve bien avec vous, je devrais fuir parce que pour moi c'est une chose impérieuse". Je lui expliquai que le maître ne voulait pas de ça dans sa tanière mais que au contraire dehors ça lui plaisait. Il ne voulut pas me croire. Un jour advint où il devait s'installer à l'extérieur en présence du maître. Il ne put pas faire moins! Quand il dut céder à la nécessité, en se plaçant commodément, il allongea le cou afin de surveiller de plus près le maître et se tenir prêt à fuir ce qui représente un effort difficile quand on s'est attaché à un endroit.

Puis, ayant vérifié la loi, il me demanda des explications et le curieux est que je ne sus pas les lui donner. Il est certain que dans la tanière on ne devait pas (et Argo ne l'aurait jamais fait) et dehors c'était permis. Puis, peu de temps avant de partir, mon ami qui y pensait souvent devina: dans la tanière les parfums n'étaient pas nécessaires parce que dans un espace restreint il est facile de se diriger et de trouver sans leur secours. Les parfums n'étaient utiles qu'à l'extérieur et mon maître veillait à ce qu'elles ne soient pas gaspillées.

IX

La grande différence entre l'homme et le chien est que le premier ne connaît pas le plaisir des coups qui cessent. Un jour on se promenait sur notre chemin lorsqu'une dame qui avait accompagné jusqu'alors mon maître se mit à le frapper avec son parapluie. Je montrai les dents et je voulus la mordre. Mais le maître m'en empêcha et, me tenant par le collier, il se mit à courir. La dame n'arriva pas à nous rejoindre et je commençai à sauter autour de mon maître pour m'associer à sa joie. Mais il me frappa violemment avec le fouet. Puis il cessa et çà me parut le moment approprié pour fêter l'arrêt des coups pour tous les deux. J'en eus au contraire de nouveaux, et c'est pour cela que je dois me rappeler que lorsque les hommes ont été frappés, ils veulent rester tranquilles.

Entre le chien et l'homme il y a une autre grande différence. L'homme change d'humeur à tout moment comme un lièvre change de direction. Par contre il faut autre chose pour faire changer l'humeur d'un chien. Parfois Argo est joyeux et aime tout le monde. Il taille l'air avec la queue parce qu'il n'a aucun soupçon et sait qu'il n'y a personne qui veuille s'en prendre à lui dans ce coin sans défense. Puis il est pris d'un doute: peut-être que quelqu'un ne l'aime pas. Mais le doute est dompté par sa queue qui crie au vent : "tout va bien et ce sont tous des amis". Il est difficile de la freiner s'il n'y a pas de nécessité évidente de la cacher entre les jambes. Mais l'homme est un animal malheureux parce qu'il n'a pas de queue.

Un jour mon maître et moi, après avoir déjeuné, étions tranquilles dans notre tanière lorsqu'Anna vint nous prévenir qu'il y avait de la visite. Le maître hurla, je ne sais si c'était de plaisir ou de déplaisir. Je le sus ou crus le savoir très vite. Dans le doute je m'étais mis à remuer la queue autour de lui et lui me donna un coup de pied. C'est pourquoi il me parut très

raisonnable parce qu'ainsi je pouvais tout de suite savoir de quelle humeur il était et je me mis à l'écart.

On alla dans le jardin à la rencontre des visiteurs et je suivis le maître naturellement à distance raisonnable. Et même, si j'avais pu, j'aurais aussi donné ce conseil aux visiteurs qui étaient un homme et une femme.

A ma surprise, je vis le maître courir à leur rencontre, s'incliner et même ouvrir la bouche et entrouvrir les yeux comme il a l'habitude de le faire lorsqu'il est joyeux vu qu'il n'a pas de queue. Évidemment, son humeur avait changé du tout au tout et pourtant je pouvais jurer qu'il ne lui était rien arrivé de nouveau. Il n'y avait pas de raison de ne pas fêter un changement si favorable et je m'élançai pour prendre part à la fête et rappeler au maître que vu qu'il avait donné un coup de pied, j'avais maintenant besoin de caresses. Au contraire, il me donna un coup de pied encore plus violent que le premier et ma surprise fut égale à ma douleur.

Je le suivis à distance et je ne pouvais croire à ma mésaventure parce qu'il avait déjà recommencé à ouvrir la bouche et à entrouvrir les yeux, parlant avec les visiteurs. Qui n'aurait pas reçu ce coup de pied qui était cependant inoubliable aurait cru que mon maître était plein de joie et de bonté. Et je le suivis pendant longtemps, de loin, incapable de croire à ma mésaventure. Et je le regardais rire et sourire et s'incliner et j'étais de plus en plus convaincu qu'il ne s'agissait pas d'autre chose que d'un malentendu malheureux. Je ne peux pas vivre en colère contre mon maître et, après quelques hésitations, je grimpai timidement sur lui afin de m'accrocher à la part plus joyeuse de son corps, la face. Il me renversa d'un violent coup de poing et juste après il continua à frétiller avec les autres. J'en fus très abattu. Il changeait d'humeur dès que j'arrivais.

Quand les deux visiteurs s'en allèrent, j'accompagnai le maître à distance raisonnable jusqu'à la porte et quand je la vis se fermer sur les casse-pieds, je ne pus me retenir et je grognai. Cette visite m'avait coûté trop et je haïssais ces gens. Le maître soudain m'approcha et moi, craignant qu'il veuille me punir de ces menaces envers ses amis, je me mis ventre à terre pour éviter de tomber s'il me frappait. Au contraire, ce furent caresses et caresses. Personne ne croira que cette histoire est vraie et pourtant je la raconte exactement comme elle m'est arrivée.

X

Ils m'attachèrent à la chaîne. Je soupçonne qu'il y avait quelque chose de bon à manger et qu'ils ne voulaient pas en donner une part au pauvre Argo. Anna s'en alla sans plus me regarder pendant que je la regardai par derrière jusqu'à ce qu'elle disparaisse, espérant qu'elle regrette sa méchanceté. J'aboyai un moment, cherchant à l'émouvoir ou à la déranger; mais personne ne se préoccupa de mes lamentations.

Puis j'eus une surprise agréable et j'oubliai mes souffrances. Je n'étais pas seul à la chaîne. Peut être la bonne Anna elle même avant de s'en aller, pour alléger ma situation, avait laissé à côté de moi une vieille chaussure. Une chaussure odorante. L'homme qui l'avait utilisée devait avoir beaucoup marché. Dans un coin de la chaussure, il y avait un petit clou qui sentait le sang séché. Et je n'arrêtais plus de faire tourner cette chaussure. Parfois je comprends que si l'objet n'est pas vivant il crie et ainsi rejoue la vie. Vie ennemie ou amie? Plutôt ennemie. Quand il entre dans la maison des personnes avec des chaussures aussi odorantes, je les chasse parce qu'elles sont trop différentes des odeurs auxquelles je suis habitué. La colère me prend et je me mets à écharper la chaussure qui résiste. Elle résiste comme si elle était vivante. Il n'est pas facile d'en dénouer les fibres. Mais voilà que je réussis à fourrer mon nez dans des endroits d'abord

inaccessibles et soudain règne une autre odeur. Plus vieille mais pas moins claire. Je fais la paix avec la chaussure parce que la nouvelle odeur n'est pas ennemie et je cesse de l'écharper. Je plaisante avec elle et je lui donne des petits coups qui la font sauter joyeusement. On comprend qu'écharper une chaussure semblable est comme courir libre à travers les champs. Une vue remplace l'autre et il n'y a pas de place pour l'ennui.

A un moment donné la chaussure reçut un coup trop fort et tomba à l'extérieur de l'espace restreint auquel la chaîne me permet d'accéder. Elle est perdue pour moi et je retombe dans la douleur de la captivité. Quand viendront-ils me reprendre? La chaussure sent de nouveau un parfum ennemi maintenant qu'elle est en sûreté.

Quand après plusieurs heures la vieille Anna vint enfin me libérer, je n'avais plus envie de m'arrêter à la chaussure. Des effluves abondantes arrivaient de toute part et m'appelaient impérieusement. On voit que pour goûter certaines choses il y a besoin de la chaîne. Je reniflai rapidement la chaussure puis je partis en courant.

Malheureusement je ne pensai pas à la ramener dans un lieu accessible lorsque je me trouvais à la chaîne. Je m'en repentis seulement le jour suivant quand je me trouvais de nouveau tout seul à la chaîne. Et quand je fus libre, je commis de nouveau la même erreur dont je ne me rendis compte que quand je retournai à la chaîne. Mais penser à la chaîne quand on est libre serait comme diminuer la grande joie de la liberté.

XI

Le maître lit et je suis à côté du poêle. Cette tanière est délicieuse. A la chaleur du poêle, elle se remplit de parfums. Le maître doit préférer ce grand siège à cause de l'odeur qui en émane. Sur

cette chaise il y a très longtemps un homme doit être devenu sincère. Son sang couvrit l'étoffe et coula à terre le long d'une de ses jambes de bois. Mais le siège se trouvait alors dans ce coin où le parquet sent. De jour, avec les fenêtres ouvertes, on sent pourtant l'odeur qui murmure faiblement. Le soir, avec la chaleur du poêle elle crie "Cherchez-moi!". Et je cherche. Mais le corps de l'homme ne doit pas reposer ici dans le voisinage. Et je le cherche en vain cet ami de chaque soir. Malheureusement on l'a porté loin.